



Promesse tenue. Depuis 1980, sur les pages «Du même auteur» des livres de Pierre Guyotat, était annoncé «En préparation» *Histoire de Samora Mâchel*. Les années passaient sans qu'on voie venir le texte et Pierre Guyotat est mort à 80 ans, en 2020, et on craignait que le texte soit définitivement enterré. Pas du tout. L'association Pierre Guyotat annonce la parution du titre en février chez Gallimard, «grâce au travail de titan de Guillaume Fau, Gérard Nguyen Van Khan et Brieç Philippon».

PHOTO THIBAUT STIPAL. OPALE.PHOTO

LIVRES/

De la naissance de la société de consommation à l'industrie du rebut en passant par «l'objeu» de Francis Ponge, 40 universitaires retracent une histoire des objets et de la culture matérielle depuis 1830.

Aussi épais que le magique catalogue Manufrance, *Ecrire les choses* est un volume ambitieux. Il ne s'agit pas moins d'enquêter sur la culture matérielle en littérature et cela de 1830 jusqu'à nos jours – triste époque où les objets ont fini par saturer la planète avec la pression publicitaire, la fièvre acheteuse, les sites de ventes intrusifs, voire les influenceurs empressés, sans parler des émissions de *cleaners* quand l'encombrement est devenu apocalyptique. Autour de trois spécialistes dont Marta Caraion, autrice en 2020 de *Comment la littérature pense les objets*, 40 universitaires ont anatomisé la bibliothèque d'une société de consommation née bien avant les *Trente Glorieuses* avec l'apothéose de la *fashion*, du bibelot et la naissance du grand magasin cher à Emile Zola. *Unboxing!*

Si le volume est centré sur la littérature, il s'inscrit dans la continuité des travaux, entre autres, de Walter Benjamin, Jean Baudrillard, Michel de Certeau, Roland Barthes et Pierre Bourdieu, et c'est par un état des lieux des études sur la culture matérielle qu'il s'ouvre, prenant néanmoins acte du large champ ouvert : «*Comme le monde des objets est à la fois proliférant et sans fin, comme aucune description ne saurait prétendre épuiser la matérialité du monde, ce livre est à la fois encyclopédique et lacunaire, panoramique et partiel : il fourmille de choses, d'objets de valeur ou indignes, il fourmille de formes d'écrits – du grand roman réaliste à l'herbier de déchets –, mais il fourmille aussi de manques, d'absences impossibles à combler.*» Ces 800 pages offrent néanmoins 36 parcours thématiques originaux interconnectés par de nombreux renvois, et 80 encadrés portant autant sur des œuvres connues ou oubliées tel le roman de Rachilde *Monsieur de la Nouveauté*, que sur l'histoire d'objets singuliers (le catalogue), de sites (l'hypermarché) ou de pratiques sociales telles les brocantes et le bric-à-brac.

Pension Vauquer. Tout s'ouvre avec la Révolution industrielle, le développement du capitalisme, la civilisation du journal accompagnée de manière efficace par la naissance de la publicité moderne. Et s'il est ici une référence incontournable, c'est Honoré de Balzac qui, le premier, use des objets comme d'un matériau fictionnel à ce point que tout un chacun a au moins entendu parler (un hit du bac français) du *Père Goriot* et de la table d'hôte de M^{me} Vauquer, personnage qui «explique la pension, comme la pension implique sa personne». Comme le souligne José-Luis Diaz, l'objet chez Balzac est tout aussi anthropologique que sémiotique et les journalistes et écrivains du premier XIX^e ont ainsi souvent anticipé les sciences humaines. Les choses



Affiche pour les magasins Crespin Dufayel à Paris, au XIX^e siècle. PHOTO JOSSE. BRIDGEMAN IMAGES

Panorama littéraire des choses et d'autres

connaissent une approche ironique avec Gustave Flaubert qui fait signe vers Robbe-Grillet, nourrissent la fresque des *Rougon-Macquart* de Zola avant de se transformer en piège chez Maupassant ou d'être obliquement contreproductifs chez Huysmans.

Le XIX^e, qui sacre la montée de l'individualisme en même temps que la réification, est un siècle de l'ennui des classes aisées qui, privées d'authentiques expériences, trouvent dans la passion des objets et l'addiction à la «nouveauté» un formidable dérivatif à leur oisiveté, tandis que le monde d'en-bas, en quête lui de la pièce de cent sous, trime et connaît la précarité. Dans cette protohistoire du consumérisme moderne, les choses fascinent, elles sont héroïsées dans la vogue des physiologies (Valérie Stiénon), petits livres illustrés d'une centaine de pages qui racontent «la canne», «la pendule», tandis que le vaudeville s'en empare et que la petite presse satirique parodie comiquement bazar et camelote à loisir. Le journaliste Louis Jourdan signe des *Contes industriels* où la fiction se fait moqueuse telle l'«Histoire édifiante de la famille Savon, racontée par un de ses membres» ou marquée par le poids du fatum : «Histoire d'une glace». Le recyclage est aussi là avec les chiffonniers (Sophie-Valentine Borloz) et toutes les industries du rebut.

Ce qui suit est pour partie l'amplification de cette aliénation jusqu'au bling bling, même si le surréalisme va renouer avec les sortilèges dont l'objet est le médiateur. Breton se coule à la suite de Nerval dans les marchés aux puces en quête de la «trouvaille», percevant dans les objets ethnographiques une voie vers un art magique. L'objet devenu fétiche trône dans les intérieurs de collectionneurs décrits par Benjamin : «*C'est à lui qu'incombe cette tâche sisyphéenne d'ôter aux choses, parce qu'il les possède, leur caractère de marchandise. [...] Le collectionneur se plaît à susciter un monde lointain et défunt, mais en même temps meilleur ; un monde où l'homme est aussi peu pourvu à vrai dire de ce dont il a besoin que dans le monde réel, mais où les choses sont libérées de la corvée d'être utiles.*» L'objet est désir et manque et dès qu'il abandonne sa valeur d'usage bascule dans le fantasmagorique et dans le signe social.

«Littérature industrielle». Là, la bibliothèque de la modernité avec Perec, Le Clézio, Annie Ernaux, est bien présente, se confrontant à la mémoire de l'intime et à la «grande H de l'Histoire». Ponge explorant le parti pris des choses et élaborant «l'objeu», l'autres épuisant les inventaires perec-

quiens. L'objet comme signe de distinction, verdict kafkaïen de la «marque» des colonies pénitenciaires modernes domine depuis longtemps, s'ouvrant sur des détournements, des mésusages mais aussi des «objets pauvres» (Jérôme Meizoz). Reste que le livre n'échappe pas au devenir-objet. Dans ses versions les plus esthétisantes avec la bibliophilie (Marine Le Bail), et dans son destin de marchandise avec ce que Sainte-Beuve a baptisé «littérature industrielle» (Matthieu Letourneux), opposant une littérature d'auteur à une autre de boutique qui en induit la consommation. Passion aussi de l'écrivain pour ses outils, de la plume d'oie à la plume de fer, de la machine à écrire portable au MacBook. Si c'est aussi ici un livre-détox, occasion de méditer sur le renoncement, il reste au lecteur beaucoup à découvrir, de livres à lire ou à relire, dans une somme qui pourrait bien n'être que les prolégomènes d'un abysal dictionnaire des choses.

JEAN-DIDIER WAGNEUR

VALENTINE BORLOZ, MARTA CARAION, JUDITH LYON-CAEN (sous la direction de) **ECRIRE LES CHOSES, LITTÉRATURE ET CULTURE MATÉRIELLE, 1830-2020**, 872pp., 34 €.